

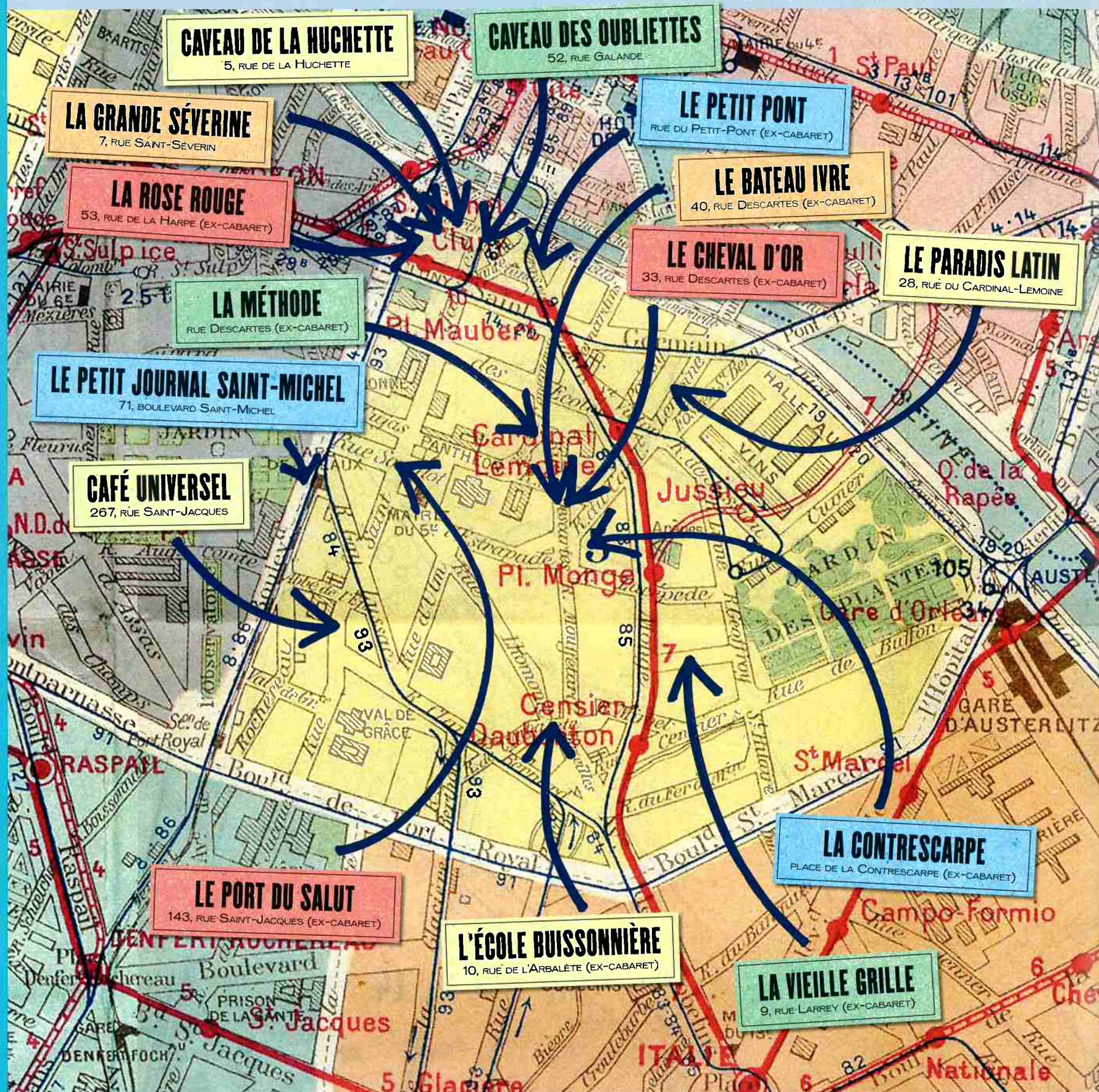
S^e

« Jenin l'Avenu dérouille Jeanette
Colin de Cayeux siffle une java »

Et Robin Turgis gifle une fillette

C'est la rue Saint Jacques dans tout son éclat »

1965 - (PIERRE MAC ORLAN - V. MARCEAU) - PATHE





Rue Saint-Jacques Germaine Montero

1955 - (PIERRE MAC ORLAN - V. MARCEAU)
- PATHÉ.



Né en 1431, François de Montcorbier, dit Villon, en reconnaissance de son tuteur, le chanoine Guillaume de Villon, sillonna, c'est sûr, cette rue Saint-Jacques qui était au xv^e siècle la principale artère qui reliait Paris à Étampes et Orléans, empruntée par les nombreux pèlerins en marche pour Saint-Jacques-de-Compostelle au départ de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, dont l'actuelle tour Saint-Jacques est le dernier vestige. Attaché à la pègre — à la « Coquille » —, Villon disparut en 1463 pour ne plus réapparaître, laissant derrière lui une œuvre qui fascina de nombreux poètes à travers le temps, de Georges Brassens à Léo Ferré en passant par Pierre Mac Orlan !

Parce que ce dernier avait affirmé un jour à Ferré que Villon avait été un indic, les deux hommes s'étaient fâchés : Ferré ne supportait pas que l'on puisse ainsi salir la mémoire de son poète de chevet. Villon, Mac Orlan, pourtant, l'aimait tout autant : il avait signé le scénario du film *François Villon*, d'André Zwobada, en 1945. Mac Orlan devait encore se souvenir de Villon lorsqu'il écrivit « Rue Saint-Jacques », que V. Marceau mit en musique pour Germaine Montero.

En effet, recourant à une langue argotique et moyenâgeuse, Mac Orlan se livre à un exercice de style de haute volée très digne du « Lais », du « Testament » ou de « La Ballade des perdus ». Même sur le rythme d'une java musette, la chanson garde tout son sel, mettant en scène quelques-uns des malfrats à la retourne du « Tes-

tament », Robin Turgis, qui vivent de leurs trafics, décrivant la rue Saint-Jacques dans tout son éclat. Voici donc une java qui nous transporte en plein cœur du xv^e siècle — langue et décor garantis —, dans une rue où l'on peut glisser ses pas dans ceux de Villon jusqu'au 163 bis, dans une taverne devenue un cabaret renommé, le Port du Salut, où se commirent Guy Béart, Barbara, Pierre Doris (1956), Georges Moustaki, René-Louis Lafforgue (1957), Jean Yanne, Anne Sylvestre (1959), Serge Gainsbourg, Jean Ferrat (1960), Pierre Perret (1962), Bobby Lapointe (1963), etc.

Rue Saint-Jacques, qui fut aux coquillards du xv^e siècle ce que Pigalle fut aux truands du xx^e.



Vue de la rue
Saint-Jacques
au début des
années 1960.

Quartier Latin

Célèbre dans le monde entier, synonyme de culture, d'études fondamentales, de frasques estudiantines, le Quartier latin s'étend entre les 5^e et 6^e arrondissements. Siège de la Sorbonne historique, fondée en 1253, il est aussi renommé pour ses nombreuses universités, Assas, Jussieu, le Collège de France, la bibliothèque Sainte-Genève, et ses lycées illustres, Fénelon, Henri-IV, Louis-le-Grand. Une pléiade de grands monuments s'y dressent parmi lesquels le Panthéon, le palais du Luxembourg, l'hôtel des Monnaies, les arènes de Lutèce, l'Institut du monde arabe.

Place forte des événements de mai 1968 — révolte des étudiants qui dégénéra en grève générale dans le pays —, le Quartier latin rejoint dans la mythologie parisienne les autres grands lieux insurrectionnels, la Bastille et la République.

Charles Trenet, qui ne fut jamais révolutionnaire, chante « Quartier latin », écrite en 1943 à l'occasion d'une revue donnée aux Folies Bergère dont Mistinguett était la vedette. Engagé pour un rôle, il renonça après quinze jours seulement. En effet, entreprenant de descendre un escalier abrupt en scène lors de la première représentation, il s'était flanqué par terre. Derrière lui, il avait alors entendu une voix féminine qui avait marmonné : « Il ne devrait pas faire ça... » — la voix de Mistinguett, qui, elle, savait mieux que quiconque descendre les marches sous les sunlights. Trenet tint compte de l'avertissement. D'ailleurs, cette revue lui valut d'autres déboires, en cette période troublée. En 1942, sa chanson « Si tu vas à Paris » avait été interdite par Vichy. En 1943, la presse collaborationniste de *Je suis partout* et du *Réveil du peuple* s'acharna sur lui, proclamant qu'il était juif, ce qui ne fut jamais un déshonneur, mais qui, en la circonstance, risquait de lui créer de graves problèmes, comme à

Quartier latin Charles Trenet

1945 - (CHARLES TRENET)
- EMI FRANCE/CAPITOL MUSIC

Quartier latin Léo Ferré

1967 - (LÉO FERRÉ) - BARCLAY.

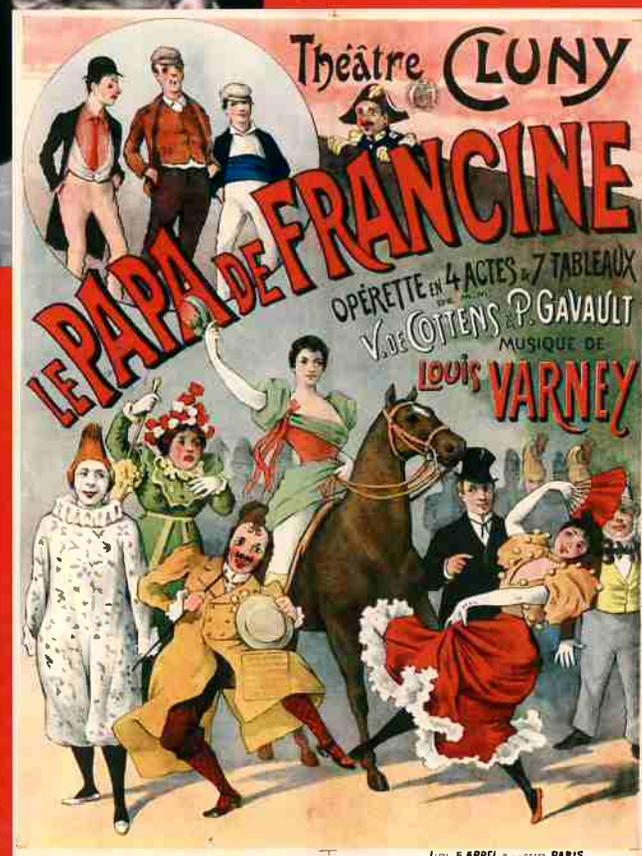
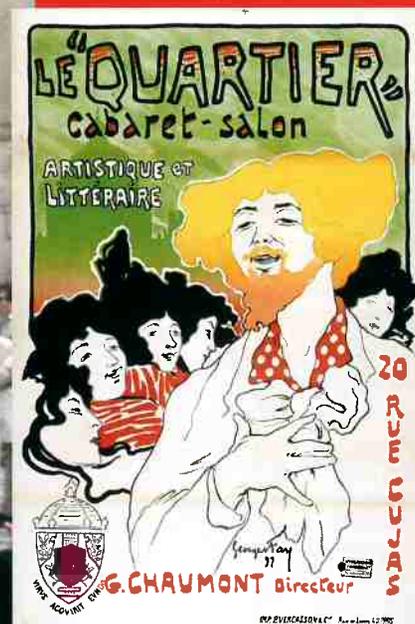


ceux qui avaient le malheur de porter l'étoile. Sous le nom de Trenet, les Rebatet et consorts avaient cru déceler l'anagramme de « Netter », accusant de surcroît le chanteur d'être vu sa musique jazzy « un clown judéo-américain ». Cruelle époque que celle où il fallait démontrer selon les terribles

critères en vigueur qu'on n'était pas juif ! Pris entre deux feux, Trenet, qui ne fut jamais antisémite, déclina la controverse à la Libération : il lui fut reproché d'avoir continué à se produire pendant l'Occupation et, notamment, de s'être impliqué dans la revue des Folies Bergère.

Par une sorte d'effet *reverse*, à la moitié des années 1960, Trenet enregistra « Quartier latin », qui dormait au catalogue des éditions Salabert. Sur un rythme jazzy, remise dans le contexte de l'Occupation, cette chanson un peu maudite n'aurait pas encore manqué de révolter les énergumènes de la presse collabo, toujours prompts à vilipender le style zazou. Sur des paroles légères portées par une mélodie délicieusement swing, nous voici téléportés dans un Quartier latin apaisé, celui de la jeunesse de son auteur de retour sur les lieux, et qui se souvient de ses amours, de sa chambre sous les toits... ; swing et jazz à tous les étages !





Situé au 71, boulevard Saint-Germain, le théâtre Cluny fut inauguré en 1864 et fermé en 1989.

Superbement confortée par l'orchestration dynamique de Claude Bolling, l'interprétation de Trenet, déliée, sans afféteries vocales, mérite d'être redécouverte.

Monté à Paris à l'automne 1937 pour y suivre des études de droit, diplômé de sciences politiques en 1939, Léo Ferré connut les échauffourées qui éclataient régulièrement sur le boulevard Saint-Michel, où s'affrontaient les ligues droitières et les mouvements d'étudiants de gauche, soutiens du Front populaire en place. Reparti à Monaco, Ferré reviendra à Paris à la Libération, où il se produira au Bœuf sur le toit avant d'entamer une carrière glorieuse. En 1967, le poète, qui chanta Paris à maintes reprises, s'est converti en un

libertaire déclaré, supporter et porte-parole des idées révolutionnaires qui électrisent la jeunesse éclairée. La même année, au débit de sa nostalgie à pleins tuyaux, il écrit « Quartier latin », par laquelle il dresse un tableau chagrin de ce quartier où la langueur guide sa plume. Une chanson belle et fiévreuse, en prise sur le temps d'alors face auquel, sans le dénigrer, il semble bien regretter le sien. Déjà, le Ferré d'*Amour Anarchie* transparaît, par sa plume géniale, un Ferré provocateur et distant qui dépave les rues du classicisme en couplets, arqué sur une sorte de devise qui pourrait être « Sous les pavés, la page » !

Version Trenet, version Ferré, le Quartier latin chante bien.



À la place Maubert Marc Ogeret

1958 - (ARISTIDE BRUANT) - GEM

Maubert Gérard Manset

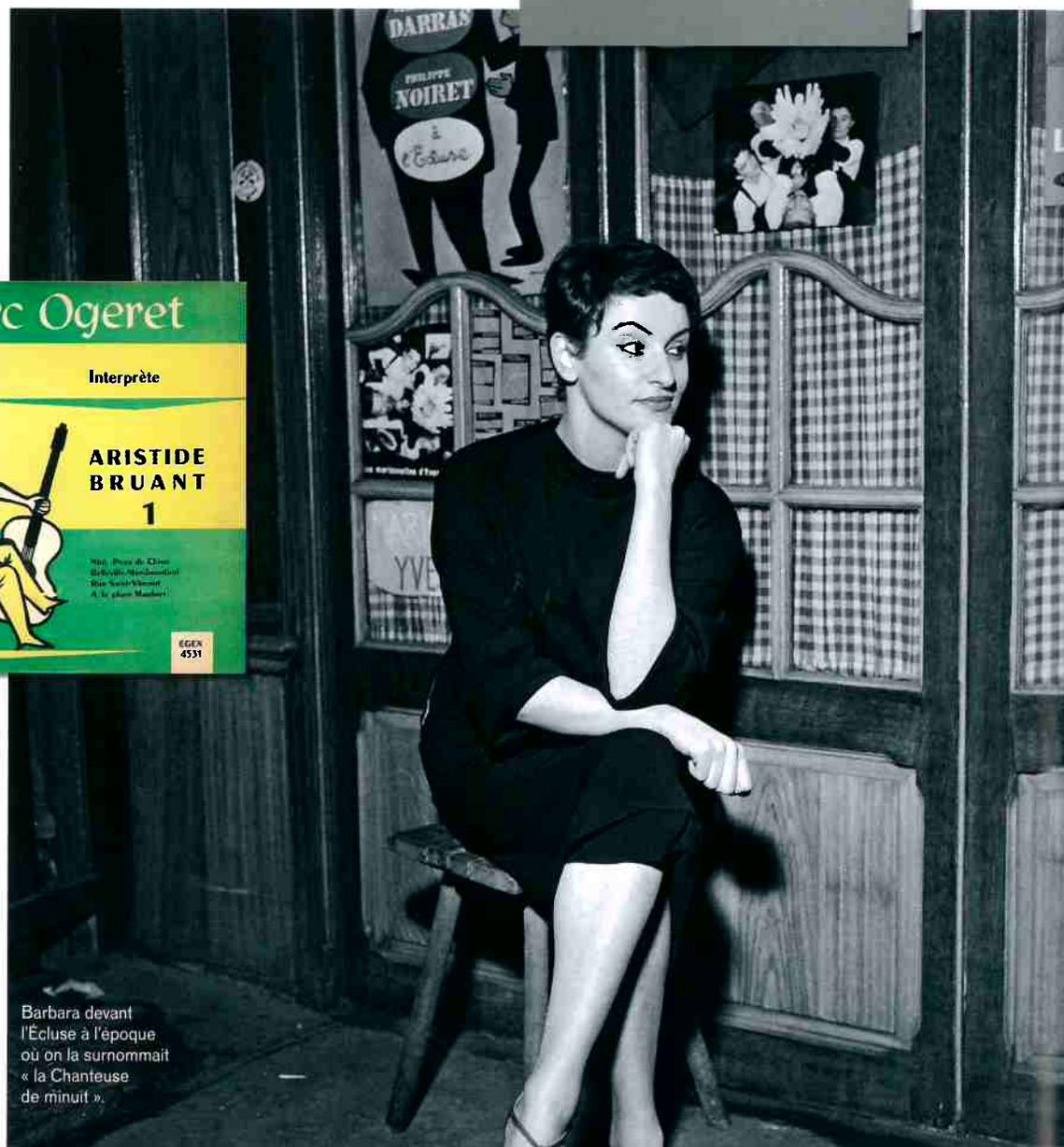
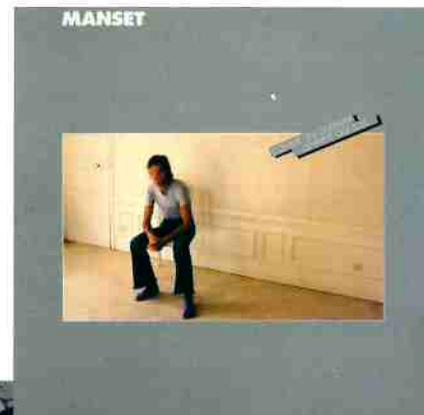
1982 - (GÉRARD MANSET) - PATHÉ/EMI.

Rien *a priori* ne relie Marc Ogeret à Gérard Manset, si ce n'est qu'ils ont chanté tous les deux Maubert — le premier, trouvère moderne, avec une version de Bruant, le second, auteur-compositeur, avec la sienne. Intransigeant, Gérard Manset se maintint toujours à la marge par vocation, mû par sa personnalité sombre et mystérieuse. Marc Ogeret fut aussi un marginal, non par nature, mais par sa façon de travailler : il s'est consacré aux répertoires des poètes et, en homme de récitals, a rayonné dans les salles de France et de Navarre à l'écart des feux médiatiques. Si Manset ne se commit pas sur scène, il connut cependant la gloire cathodique grâce à son tube « Il voyage en solitaire », en 1975 — et ça lui a déplu !

Ogeret et Manset, réunis sur le plan des affinités par leur discrétion, auront su démontrer que l'on peut très bien exister hors des médias. En dépit de leur différence d'âge — avec prime à l'ancienneté pour Ogeret, qui fut repéré par Pierre Prévert et débuta chez Agnès Capri en 1954 —, ils auront connu une sorte d'avènement synchronisé autour de 1968 : Ogeret avait publié son album le plus vendu, *Ogeret chante Aragon*, et Manset, néophyte, avait interloqué un public avisé avec « Animal, on est mal ». Le premier opérait comme à son habitude dans un style dépouillé, quant au second, il expérimentait la veine psychédélique qui se répandait depuis Londres *via* San Francisco — Ogeret messager d'une chanson puisée à la pure source poétique, acoustique, Manset dispensateur d'une œuvre sophistiquée, fruit d'assemblages sonores en studio. Pourtant, il n'est pas abusif de les rapprocher pour leur sens indéniable de l'engagement artistique qui les incita l'un et l'autre à ne jamais biaiser face à leur cap. Pour avoir, donc, l'un et l'autre célébré la place Maubert à presque vingt-cinq ans d'intervalle, l'un en 1958, l'autre en 1982, ils se retrouvent liés dans l'histoire de la chanson. Si avec Bruant, au temps des regrets, la place

se teinte d'une nostalgie qui nous ramène à 1870, avec Manset elle s'imprègne de culture *beat*. En effet, Manset ne traite pas de la place exactement, mais il s'attarde sur un paumé du métro, tandis que ses pensées volent vers Maubert, où il a rendez-vous. Pour plus de discernement, chacun aura à cœur d'écouter l'opus incriminé.

Autant dans la version d'Ogeret que dans celle de Manset, il est question de marginalité, et en cela les deux chansons se recoupent, à Maubert, place du temps immobile, où les mêmes causes produisent fatalement les mêmes effets.



Barbara devant l'Écluse à l'époque où on la surnommait « la Chanteuse de minuit ».



Place de la Contrescarpe Les Quatre Barbus

1964 - (JEAN-PIERRE SUC) - PHILIPS

Place de la Contrescarpe Jacques Brel

1967 - (JACQUES BREL)
- UNIVERSAL MUSIC.

Au confluent des rues Lacépède et du Cardinal-Lemoine, entre les années 1950 et 1980, la place de la Contrescarpe figurait une sorte de Mecque de la chanson à texte dispensée à l'intérieur des nombreux cabarets établis dans ses alentours. Le premier d'entre eux, la Contrescarpe, était situé sur la place même. S'y firent entendre Monique Morelli, Marc Ogeret, Anne Sylvestre, Anne Vanderlove, Hélène Martin. Rue Descartes, à proximité, trois enseignes renommées brillaient dans un objectif identique, celui de promouvoir une génération d'auteurs-compositeurs exigeants et de préserver le genre poétique : le Bateau ivre, la Méthode, le Cheval d'or, aujourd'hui disparus.

À la Contrescarpe, Raymond Devos a essayé ses premiers sketches. C'est aussi le repaire du duo Serre et Suc, qui a contribué à sa création en aménageant une cave du XIII^e siècle servant de réserve à une ancienne mercerie. Le premier, Serre, est acteur : il a joué dans *Jules et Jim*, de François Truffaut, familier du lieu ; le second, Suc, également comédien, écrit aussi des chansons. Notamment pour les Quatre Barbus.

Trois de ces « Barbus » sont étudiants aux Beaux-Arts, le quatrième en lettres ; leur groupe s'est formé en 1938 dans la mouvance des Éclaireurs, en vogue sous le Front populaire. Sortis de l'anonymat sous le nom des « Joyeux Compagnons de la route » en 1939, ils sont accueillis par Agnès Capri dans son cabaret. Ils enregistrent un premier disque. En sommeil pendant la guerre, ils se reforment à la Libération avec trois nouveaux membres autour du vétérane fondateur, Jacques Tritsch. Ils reprennent leur activité dans les cabarets et notamment aux Trois Baudets, chez Jacques Canetti. À présent, ils se nomment « Les Quatre Barbus ». En scène, ils apparaissent en maillots de marin passés sous des blousons, barbus comme il se doit, avec postiches ou non.

Même si les Frères Jacques leur font de l'ombre, leur réputation grandit sur le circuit des cabarets et des tournées. Adeptes d'un style narratif, ils développent une discographie pour les enfants mais aussi un registre paillard ou anarchiste. Hommage à la Contrescarpe,

MEDIUM 434 871 BE



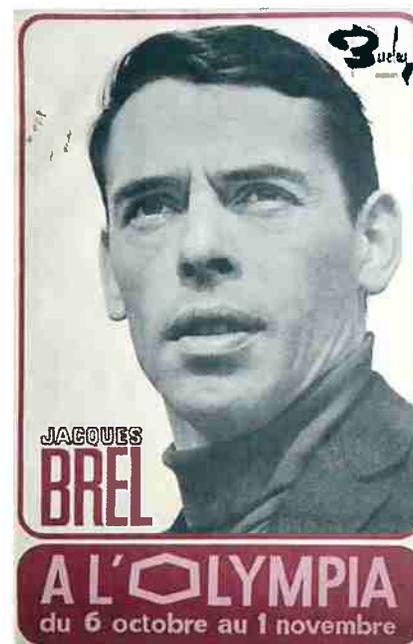
LES QUATRE BARBUS

L'ALCOOL
CHA-CHA BOULOM
L'HOMME ET LE SINGE
PLACE DE LA CONTRESCARPE



ces couplets de 1964 signés Jean-Pierre Suc restent comme une pépite de la mémoire chantée de cette place où le style Rive gauche rayonna, au temps béni des cabarets.

En 1965, le grand Jacques Brel dresse une peinture de la place digne d'un maître impressionniste, où, avec économie, l'esquisse disparaît sous la touche. Et, bien sûr, c'est du Brel entièrement : un Brel qui s'attache à décrire le trafic de ceux qui déambulent dans ce quartier à certaines heures, mariant le véridique et le figuré sur un rythme endiablé qui donne envie de tourner en rond autour de la place de la Contrescarpe. Restée inédite, cette chanson de 1965 fait l'objet d'une parution dans la nouvelle intégrale du « Grand Jacques », sortie en 2013 pour le trente-cinquième anniversaire de sa mort.





Rue de la Huchette Yves Simon

1973 - (YVES SIMON) - CBS.



En vogue dans les années 1970, au moment de l'explosion du phénomène hippie, mais aussi renommée dès 1960 pour avoir été le berceau de la génération *beat*, la rue de la Huchette soigne une réputation calme. Ce qui ne fut pas toujours le cas, notamment au Moyen Âge, où elle était redoutée pour les coupeurs de bourse qui y sévissaient. Reliant le boulevard Saint-Michel à la rue du Petit-Pont, elle est connue pour son caveau de jazz et son théâtre. Côté chanson, elle abrita sous le second Empire le syndicat des chanteurs de rue, dirigé par un certain Aubert, ami de Béranger.

Dans la première moitié du XVI^e siècle, le numéro 5 — le caveau de la Huchette — fut le lieu de rendez-vous des Rose-Croix. En 1772, il fut transformé en loge maçonnique. Pendant la Révolution, à l'enseigne du Caveau de la Terreur, il abrita les réunions du club des Montagnards. Dans ses soubassements, des jugements expéditifs furent rendus, suivis d'exécutions sommaires. En 1946, l'endroit devint un club de jazz où passèrent alors Lionel Hampton, Count Basie, Sidney Bechet. Situé au 23, le théâtre de la Huchette possède à son actif un record mondial : celui du nombre de pièces de Ionesco, *La Cantatrice chauve* et *La Leçon*, données depuis cinquante-sept ans sans interruption. Dans cette rue chargée d'histoire — parfois sombre —, Charles Aznavour vécut avec ses parents, restaurateurs, qui avaient fui l'Arménie pour s'établir à Paris. Alors qu'aucune chanson dans le répertoire du chanteur arménien ne fait état de cette rue modeste, dans celui d'Yves Simon, elle tient une place enviable lorsqu'il enregistre en 1973 « Rue de la Huchette » parue sur son premier album, *Au pays des merveilles de Juliet* — prix de l'Académie du disque.

Passionné par les poètes de la Beat Generation, Kerouac, Ginsberg, Burroughs, Yves Simon, qui tend à les imiter, se forge l'image d'un chanteur porté à la dérive au hasard de ses rencontres. Avidé de voyages comme ses maîtres en errance, il a parcouru l'Allemagne, l'Autriche, la Turquie en auto-stop. C'est par ce même mode de transport qu'il a sillonné les États-Unis — New York-Los Angeles aller-retour en trois mois. Également tenté par une carrière de romancier dès 1971, il publie deux romans chez Grasset, *Les Jours en couleurs* et *L'Homme arc-en-ciel*.



Extrait de l'album *Au pays des merveilles de Juliet*, « Rue de la Huchette », en 1973.

hème artistique et estudiantine encore pétrie des idéaux communautaires de 1968. *Via* son écriture élégante, par touches, Yves Simon se cantonne à cerner les images immédiates qu'il puise dans sa rêverie, en lien avec celle des prisonniers du décor, ces paumés qui font la manche, ces clochards célestes quêteurs d'infini assis dans un coin de porte — folklore afghan garanti. Véritable carte postale d'époque, côté musique, ce pourrait être du James Taylor, du Townes Van Zandt ; en fait, c'est du pur Yves Simon, une ballade folk avec flûte et guitare sèche.

Et si cette chanson dure, c'est parce qu'elle est entièrement datée, manière de photo sonore qui expédie illico son auditeur au cœur des *seventies*, rue de la Huchette, où l'on rêve encore, mais par d'autres moyens désormais.



ouverte en 1852 à l'initiative de Napoléon III par l'entremise d'Hausmann, parallèle à la Seine, la rue des Écoles assure la jonction entre la Sorbonne, le

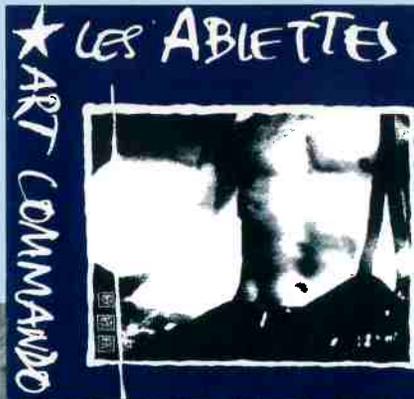
Collège de France et le campus de Jussieu. En cela, c'est une artère essentiellement fréquentée par les étudiants, recensée parmi les voies principales du Quartier latin.

Originaires de Fumel, dans le Lot-et-Garonne, les Ablettes chantent « Dans la rue des Écoles » en 1991. Pourtant, ils n'ont rien à voir avec le monde étudiant. Pour preuve, cet extrait de la biographie qu'ils envoient à la presse lors de la sortie de leur premier 45 tours, en 1980 : « Fumel, 1958. À 30 mètres de l'usine du coin qui nourrit toute la ville, entre Agen et Bordeaux, quelque part dans la zone, naissent les Ablettes. Copains d'école, ils refusent ensemble de passer au presse-citron de l'usine. Sortie de secours : le rock'n'roll... »

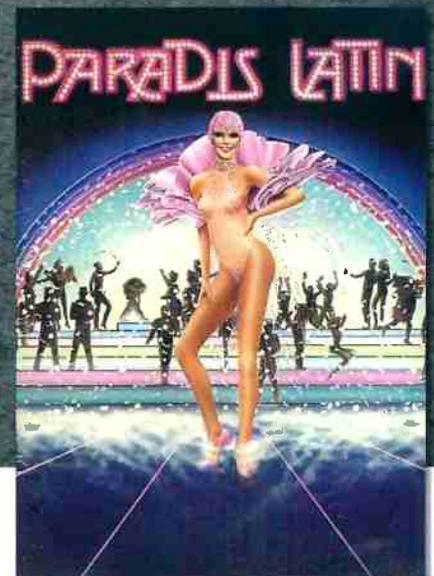
D'essence punk, ils tendent bientôt, l'un des leurs les ayant quittés, à devenir un *power trio* dans la lignée des Jam en Angleterre. En 1983, esprit Sud-Ouest oblige, ils reprennent « Tu verras », de Claude Nougaro, qui leur offre une certaine visibilité. Surtout que, cette année-là, ils ont soulevé l'enthousiasme au Palais des sports de Toulouse à l'occasion d'un concert grandiose organisé à l'initiative de Canal Sud. En 1986, admis sur le label Polydor, ils sortent « Jackie s'en fout », dans la veine pop, qui leur assure un véritable succès public. Colportant une image de garçons propres, ils se montrent sur scène singulièrement indomptés. Pour illustrer cet état d'esprit, en 1987, ils publient « Jeunesse sauvage ». Plantés par Polydor, ils errent de label en label, déclinant malgré eux. En 1991, le label Musidisc les rattrape au vol et leur offre d'enregistrer un second album, *Art Commando* — un seize-titres, parmi lesquels « Dans la rue des Écoles ».

Dans la rue des Écoles Les Ablettes

1991 - (LES ABLETTES) - MUSIDISC.



La rue des Écoles en 1968.



Le Paradis latin, le seul music-hall dévolu à la revue du 5e arrondissement.